

l'exhorte; et elle fait pour se vaincre des efforts qui la déchirent. Son cœur saigne goutte à goutte. C'est un regret si douloureux, une honte si sincère, si ingénue, que le remords prend chez elle par moments un caractère angélique, et que le repentir lui donne comme une seconde innocence. Sa beauté s'en va, sans qu'elle songe à la regretter; elle perd ses forces et sa santé, et les laisse aller sans les retenir. La maladie l'apaise et l'approche de la grâce. Le sacrifice la tue; mais elle espère en la miséricorde de Dieu qui voit sa bonne volonté. Et cependant que d'amour encore pour cet homme auquel elle cache ses maux, dont elle n'ose regarder les yeux pleins de larmes de peur de trop s'attendrir, et dont elle écrit de son lit d'agonie : « Il croit qu'à force de libéralité, il rachètera ma vie; il donne à toute la maison, jusqu'à ma vache à qui il a donné du foin; il donne à l'un de quoi faire apprendre un métier à son enfant, à l'autre pour avoir des palatines et des rubans, à tout ce qui se rencontre et se présente à lui; cela vise quasi à la folie. Quand je lui ai demandé à quoi cela était bon : à obliger tout ce qui vous environne, à avoir soin de vous (1). » Puis un prêtre vient; elle se détache de la terre, elle sourit au bonheur de quitter ce misérable corps, elle s'élève vers le Dieu que son cœur voit tout bon : c'est l'amour qui meurt en état de grâce. Et il semble, qu'à la fin du siècle, quelque chose de cette âme de femme qui s'envole comme une âme de vierge reparaitra dans la robe blanche de Virginie.

Après s'être montré chez mademoiselle Aissé dans son

(1) Lettres de mademoiselle de Aissé à madame Calandrini. Paris, 1846.

jour tendre, dans son émotion douce et recueillie, dans une langueur passionnée, l'amour paraît avec éclat chez une femme d'un tempérament tout contraire : mademoiselle de Lespinasse. Chez celle-ci, le sentiment est une ardeur dévorante, un feu toujours agité, toujours ravivé qui se retourne, se remue et s'agite sans cesse sur lui-même. Il vit d'activité, d'énergie, de violence, de fureur, de déchaînement, de tout ce que la passion avait de trop viril et de trop orageux pour l'âme d'une Aissé. Il dure en s'usant, et interrogez-le : il vous palpitera sous la main comme le plus fort battement de cœur du dix-huitième siècle. Car ce n'est pas seulement la fièvre d'une femme que cet amour de mademoiselle de Lespinasse, il montre aussi le malaise et l'aspiration de ce temps. Il révèle la secrète souffrance de ce petit nombre de personnes supérieures, trop richement douées pour ce siècle, qui ont, presque du premier coup, tout poussé jusqu'au bout, épuisé d'un trait les saveurs du monde, et goûté jusqu'au fond tout ce que le plaisir, le bonheur, l'activité de la société pouvaient leur donner d'occupation et leur apporter de plénitude. Arrivées en quelques pas à la fin des choses et à leur dégoût, blessées dans toutes les parties de leur être par le vide que leur esprit a fait de tous les côtés de la vie commune, elles se découvrent, dans cette atmosphère de sécheresse et d'égoïsme, un irrésistible et furieux besoin d'aimer, d'aimer avec folie, avec transport, avec désespoir. Elles veulent rouler dans l'amour comme dans un torrent, s'y plonger tout entières, et le sentir passer de tout son poids sur leur cœur. Elles l'avouent, elles le proclament bien haut : il ne s'agit pas

pour elles de plaire, d'être trouvées belles, spirituelles, d'avoir ce grand honneur du temps, l'honneur d'une préférence, de jouir des chatouillements de la vanité : elles ne veulent que des succès de cœur. C'est leur orgueil et leur affaire que d'aimer. Tout ce qu'elles ambitionnent, c'est d'être jugées capables d'aimer et dignes de souffrir. Elles ne font que répéter : « Vous verrez comme je sais bien aimer, je ne fais qu'aimer, je ne sais qu'aimer... » Être remuées, attendries, passionnées, voilà le désir fixe de ces âmes impatientes d'échapper aux froideurs de leur siècle, tout empressées à se débarrasser du monde et à faire en elles-mêmes une solitude où elles s'enfermeront et vivront avec une pensée unique. Et comme généralement ces femmes, à l'heure de l'enfance et de la première jeunesse, n'ont point eu les amolissements et les ravissements religieux, comme elles ont résisté aux tendresses et aux émotions de la piété, elles arrivent à l'amour comme à une foi. Elles y apportent l'agenouillement, une sorte de dévotion prosternée. Ces âmes de pure raison qui n'ont eu jusque-là de sens moral, de conscience et de maître que l'intelligence, ces âmes si fières, habituées à tant de caresses, un moment si vaines, perdent aussitôt qu'elles sont touchées le sentiment de leur valeur et de leur place dans l'opinion ; et elles se précipitent à des humilités de Madeleine et de courtisane amoureuse. Leur amour-propre, ce grand ressort de tout leur être, elles le mettent sous les pieds de l'homme aimé ; elles prennent plaisir à le lui faire fouler. Elles se tiennent auprès de lui, comme devant le dieu de leur existence, soumises et se mortifiant, baissant la tête,

résignées à tout sans plainte, presque joyeuses de souffrir.

Cette soumission absolue, on la trouve si marquée chez mademoiselle de Lespinasse qu'elle paraît, de son amour, un caractère encore plus accusé que le transport et la violence. Comment reconnaître la maîtresse de salon d'un des premiers salons de Paris dans cette femme qui se fait si petite dans l'amour, qui demande si timidement et à voix si basse la moindre place dans le cœur de son amant, qui remercie si vivement du ton d'intérêt avec lequel on veut bien lui écrire, qui s'excuse si doucement d'écrire trois fois la semaine ? Si peu qu'on lui accorde, elle le reçoit comme une faveur qu'elle ne mérite pas ; et elle se trouve froide dans la reconnaissance alors même qu'elle y met toutes ses tendresses. Rien ne la sort de cette attitude courbée et suppliante, et toutes les marques d'amour qui lui sont données ne peuvent l'enhardir à cette confiance qui fait qu'on exige ce qu'on désire de ce qu'on aime. Elle s'abaisse sans cesse devant M. de Guibert ; et l'abandon qu'elle fait de sa volonté dans la sienne, d'elle-même en lui, est si absolu qu'elle ne se trouve plus à l'unisson de la société, à l'accord du ton et des sentiments du monde. Le plaisir, la dissipation, les distractions qu'elle rencontre encore autour d'elle n'ont plus rien à son usage ; et devant cet amour qui la remplit, le jugement public lui paraît si peu qu'elle est prête à braver l'opinion pour continuer de voir M. de Guibert et de l'aimer à tous les moments de sa vie. Il y a en elle un élan prodigieux, une élévation suprême, une aspiration constante ; et de toutes ses pensées, de toutes les forces de son

âme, de toutes les puissances de son cœur, il s'échappe ce cri de tendresse et de délire : — une prière qui tend un baiser !

« *De tous les instants de ma vie*, 1774. Mon ami, je souffre, je vous aime et je vous attends. »

L'amour absorbé dans son objet n'a pas dans l'humanité moderne de plus grand exemple que cette femme rapportant à son amant tous ses sentiments et tous ses mouvements intérieurs, lui donnant ses pensées dont, selon sa délicate expression, « elle ne croit s'assurer la propriété qu'en les lui communiquant, » se défendant toute chose où il n'est pas, satisfaite de ne vivre que de lui, dépouillée de sa personnalité propre et comme morte à elle-même, se refusant à parler, fermant la porte aux visites de Diderot, à sa causerie qui, dit-elle, force l'attention, et demeurant seule sans livres, sans lumière, silencieuse, tout entière à jouir de cette âme nouvelle que M. de Guibert lui a créée avec ces trois mots : « Je vous aime, » et si profondément enfoncée dans cette jouissance qu'elle en perd la faculté de se rappeler le passé et de prévoir l'avenir. Et quand le pauvre homme qu'elle a grandi de tout de son amour passe de l'indifférence à la brutalité, quelles luttes, quelles souffrances, quelles révoltes d'un moment, suivies aussitôt d'abaissements et de soumissions pitoyables ! quel douloureux travail pour réduire un cœur qui déborde à la mesure des arrangements, des commodités de M. de Guibert ! Il faut l'entendre solliciter de lui des confidences d'amour, et se vanter, la malheureuse ! de n'avoir pas besoin d'être ménagée. Quel rôle, quelle vie, le long martyr ! Lui demander de l'abandonner à elle-même, se raccrocher à sa

passion, affirmer qu'elle en est maîtresse, retomber dans les convulsions du désespoir, tous les soirs s'abîmer dans cette musique d'*Orphée* qui la déchire, tous les soirs écouter ce : « J'ai perdu mon Eurydice » qui semble remuer au fond d'elle la source des larmes, du regret, de la douleur ; solliciter de cet homme un mot, un mot de haine s'il le veut, lui promettre de ne plus le troubler, de ne jamais exiger rien, s'occuper de le marier richement, de le donner à une autre femme jeune et belle ; pour cet homme, marcher, courir, visiter, intriguer, malgré la faiblesse et la toux ; à la pièce de cet homme, prier le succès à deux genoux ; mendier, auprès de la charité de cet homme qu'elle sert de toutes façons, l'aumône de ce dont elle a besoin pour ne pas mourir de douleur ; se rattacher encore une fois à lui, implorer son portrait, chercher à lui faire entendre qu'elle meurt, sans trop attaquer sa sensibilité, le supplier de se rencontrer avec elle à quelque dîner, lui répéter : « Quand vous verrai-je ? Combien vous verrai-je ? » lui écrire de ce lit qu'elle sait être son lit de mort : « Ne m'aimez pas, mais souffrez que je vous aime et vous le dise cent fois ; » — c'est le long, l'effroyable martyr de cette femme si bien prédestinée à être le modèle du dévouement de l'amour que son agonie sera comme une transfiguration de la passion. D'une main touchant déjà au froid de la tombe, elle écrira : « Les battements de mon cœur, les pulsations de mon pouls, ma respiration, tout cela n'est plus que l'effet de la passion. Elle est plus marquée, plus prononcée que jamais, non qu'elle soit plus forte, mais c'est qu'elle va s'anéantir, semblable à la lumière qui revit avec

plus de force avant de s'éteindre pour jamais.... (1) »

La passion! elle a laissé dans ce temps assez de grands exemples, assez de traces adorables pour racheter toutes les sécheresses du siècle. Elle a été dans quelques cœurs élus comme une vertu, comme une sainteté; elle a été, dans bien des âmes faibles, comme une excuse et comme un rachat. Que de beaux mouvements, que de généreux élans elle a inspirés même à celles qui ont cédé à l'amour à la mode, et dont les fautes ont fait éclat au milieu de l'éclat des mauvaises mœurs! Que de pages elle a dictées à l'adultère, encore toutes chaudes aujourd'hui, et dont l'encre jaunie semble montrer une traînée de sang et de larmes! Après les lettres d'une Aissé à un chevalier d'Aydie, d'une Lespinasse à un Guibert, qu'on écoute ces deux lettres d'une malheureuse femme qui aima, avec l'impudeur de son temps, l'homme aimé par son temps; qu'on lise ces lettres de madame de la Popelinière à Richelieu: quels baisers de feu! quel retour incessant de ce mot: *mon cœur*, répété toujours et toujours comme une litanie pénétrante, continue, machinale, pareil au geste d'une mourante qui se cramponne à la vie! La flamme court dans ces lignes, une flamme qui consume et purifie; et n'est-ce pas la Passion sauvant l'Amour dans le scandale même de l'Amour?

« Mon cher amant mon cher cœur pourquoi m'écris-tu si froidement moy qui ne respire que pour toy

(1) Lettres de mademoiselle de Lespinasse. Paris, Collin, 1809. — Nouvelles Lettres de mademoiselle de Lespinasse. Paris, Maradan, 1820.

« qui t'adores mon cœur je suis injuste je le sens bien
 « tu as trop d'affaires et qui ne te laissent pas la liberté
 « de m'écrire qui te tourmentent j'en suis sure mon
 « cœur mais je n'ay pas trouvé dans ta lettre ces ex-
 « pressions et ces sentiments qui partent de l'âme et qui
 « font autant de plaisir à écrire qu'à lire je sens une
 « émotion en t'escrivant mon cher amant qui me donne
 « presque la fièvre qui m'agite de mesme. Je n'ay pu
 « apprendre que le courrier n'estoit pas party sans m'a-
 « bandonner à l'écriture encore ce petit mot cy pour ré-
 « parer ma lettre froide et enragée que je t'ay escrit hier
 « je sens plus le mal que je te fais que les plus vives
 « douleurs, je t'aime sans pouvoir te dire combien mon
 « cher amant mon cœur tu ne peux m'aimer assés pour
 « sentir comme je t'aime mon cher cœur je me meurs
 « de n'estre pas avec toy mes glandes ne vont pas bien
 « elles grossissent du double et j'en ai de nouvelles je
 « commence un peu à m'inquiéter pour cela seulement
 « car le fonds de ma santé est invulnérable ce ne sera
 « cependant rien à ce que j'espère. Surtout fiés vous
 « en à moy et ne vous inquietés pas. Mon cher amant
 « ton absence me coûtera la vie je me désespère. Je
 « n'ay jamais rien aimé que toy mon cœur je suis la
 « plus malheureuse du monde hélas, mon cher cœur
 « m'aimes tu de mesme de bonne foy je ne le crois pas
 « vous ne sentés pas si vivement je le sçais. Mais au
 « moins aimes moy autant que tu le pourras.... »

« Mon cœur, vous m'aimés mieux que tout ce que
 « vous avés aimé, cela est-il vray je crains toujours que

« ce ne soit la bonté de vostre cœur qui vous dicte ces
 « choses la pour me consoler et me faire prendre pa-
 « tience mon cœur que tu pers de caresses cela est ir-
 « réparable. J'ay oublié de vous dire hier que l'on fait
 « mon portrait mais mon cœur je ne puis vous en envoyer
 « de copies le peintre est un nommé Marolle qui pratique
 « dans la maison toute la journée de plus je ne crois
 « pas qu'il me ressemble vous avés raison ma phisio-
 « nomie à trop de variantes c'est pour mon frère si
 « cependant il vous convient quand vous l'aurez vu à
 « vostre retour il ne sera pas difficile que mon frère
 « vous le donne il sera bien aise de m'en faire le sacri-
 « fice mais vous n'en aurés plus affaire en tenant le
 « modèle mon cœur que je vous désire je donnerois un
 « bras pour vous avoir tout à l'heure ouy je le don-
 « nerois je vous jure je vous désire avec l'impatience la
 « plus vive et elle s'augmente chaque jour à ne savoir
 « comment je feray pour attraper la nuit et la nuit le
 « jour puis la fin de la semaine du mois ah mon cœur
 « quel tourment ma vie est affreuse. Vous ne pouvés
 « l'imaginer je ne l'aurois jamais pû croire il n'y à au-
 « cune diversion pour moy n'en parlons pas davantage
 « cela vous afflige sans me consoler et rien ne vous
 « ramenera plutost mon cœur je me flatte quelque fois
 « que si je vous mandois venés mon cœur à quelque
 « prix que ce fut vous viendriés mais il faudrait que je
 « fusse bien malade pour vous proposer de tout quitter
 « je vous exhorte au contraire à rester mais mon cœur
 « le moins que vous pourrés je vous en prie (1). »

(1) Lettres autographes de madame de la Popelinière à Richelieu, conservées à la bibliothèque de Rouen. Collection Leber.

V.

La vie dans le mariage.

A l'exemple de l'amour qui garde au milieu de la corruption des mœurs les vertus qui l'excusent, la constance, le dévouement, le sacrifice, un reste d'honneur, le mariage du dix-huitième siècle conserve, malgré le temps et la mode, les vertus qui l'honorent. Le mariage sauve ses devoirs, comme la passion sauve ses droits, par de grands exemples.

Il serait injuste de ne pas le reconnaître : si grand qu'ait été généralement au dix-huitième siècle le détachement des époux, si relâché qu'apparaisse le lien conjugal, si commune que soit dans le mariage une vie libre, affranchie, dissipée, qui paraît n'avoir pas d'intérieur, pas de centre, et ne réunir de loin en loin près d'un foyer sans chaleur que la politesse de deux indifférences, — les traditions, les joies de cette union intime,